



La Noire de... d'Ousmane Sembène

France, terre d'exil
Raphaël Sergeant

Reprise le 9 octobre 2024

France/Sénégal (1966) 1 h 05. Réal : Ousmane Sembène. Int. : M'biissine Thérèse Diop (Diouana), Anne-Marie Jelinek (Madame), Robert Fontaine (Monsieur), Momar Nar Sene (le petit ami de Diouana). Dist. (reprise) : Les Acacias.

LA COMMÉMORATION, L'AN DERNIER, du centième anniversaire de la naissance d'Ousmane Sembène (avec, notamment, une rétrospective à la Cinémathèque française), a contribué à la redécouverte de l'œuvre de ce militant qui n'a eu de cesse, à travers ses livres et ses films, de dénoncer les effets délétères de la colonisation sur son pays, le Sénégal. Ses réquisitoires implacables à l'encontre des élites corruptrices témoignent de préoccupations sociales et politiques qu'il traite sous un angle conflictuel hérité de son engagement marxiste, à l'instar de *La Noire de...*, son premier long métrage (prix Jean-Vigo) et acte de naissance du cinéma africain.

Inspiré d'un fait divers, le film épouse le point de vue et les désillusions d'une jeune Sénégalaise engagée comme bonne à tout faire par une famille d'expatriés français qui la traite comme une esclave à leur retour en France. Critique virulente du néocolonialisme, le film met en lumière pour mieux les dénoncer les mécanismes d'oppression par une série d'oppositions significatives : sur le plan social, symbolisé par l'usage vestimentaire (« Madame » enjoint la jeune femme de troquer la robe contre un tablier) ; sur le plan spatial, en France (à la brève vision de la Côte d'Azur au début du film, mirage de liberté, succède la réalité de la maison-prison) et au Sénégal (la ségrégation se matérialise par un pont reliant le quartier français aux larges rues et aux habitations modernes et le territoire dévolu à la population sénégalaise, marquée par la pauvreté) ; sur le plan comportemental (la succession des corvées infligées à la jeune bonne accuse l'oisiveté de ses employeurs et les

injonctions vociférées de « Madame » se heurtent au mutisme de sa servante).

Ces tensions contradictoires s'expriment aussi cinématographiquement par le noir et blanc qui souligne les contrastes et par le recours au flashback qui distingue les trajectoires inverses de la destinée de la jeune femme et en accentue le caractère tragique : l'une, ascendante et appartenant à son passé à Dakar, lorsqu'elle se remémore sa joie d'avoir trouvé du travail ; l'autre, descendante et actuelle, quand elle prend conscience de sa situation en France. Pleinement assumée, la portée didactique du film vise à rendre sa dignité à une jeune femme noire et pauvre dont l'exil en France, qu'elle envisageait comme une libération, conduit à des dépositions successives : celle de sa liberté, mais aussi de sa famille (« Monsieur » écrit une lettre à sa mère à sa place), de son intégrité physique (l'embrassade forcée par un invité) et enfin d'elle-même (sa neurasthénie). C'est par le procédé d'une voix *off*, qui donne à entendre la voix intérieure de la jeune femme, que la parole est donnée à celle qui en est privée, et transforme la jeune servante apparemment soumise en figure de résistance. La continuité de cette voix *off* humanise cette œuvre au schématisme éminemment politique. Plus surprenant, le masque, seul objet transitionnel dans cet univers marqué par les oppositions, témoigne d'une réflexion sur la restitution des œuvres africaines et son lien avec la repentance, qui anticipe d'un demi-siècle les préoccupations actuelles sur le sujet, comme en témoigne le récent *Dabomey* de Mati Diop. ■

La Noire de... d'Ousmane Sembène (Thérèse M'Bissine Diop)